

MIEKO KAWAKAMI

De toutes les nuits,  
les amants

roman traduit du japonais  
par Patrick Honoré

*ACTES SUD*



Savez-vous pourquoi la nuit est si belle ?

Eh bien sans doute parce que, à minuit, le monde est réduit de moitié. Marchant dans la nuit, je pense à ce que M. Mitsutsuka m'a dit une fois. Je compte les lumières. Je compte les lumières de la nuit. Il ne pleut pas, mais le rouge des feux de signalisation tremble, comme mouillé. Alignements de réverbères. Phares des voitures qui passent et s'en vont. Lumières aux fenêtres. Téléphones portables de ceux qui rentrent, de ceux qui sortent. Pourquoi est-ce si beau, à minuit ? Pourquoi la nuit brille-t-elle autant ? Pourquoi n'y a-t-il que des lumières, à minuit ?

Les écouteurs emplissent mes oreilles, la musique m'emplit et forme un tout. Berceuse. La belle berceuse pour piano. C'est beau, n'est-ce pas ? Oui. C'est mon morceau de Chopin préféré. Vous aussi, Fuyuko, elle vous a plu ? Oui. C'est comme la respiration de la nuit. Comme un chant de lumières dissoutes.

Une fois la grande lumière de la journée disparue, celles qui restent brillent de toutes leurs forces, c'est pour cela que les lumières de la nuit sont si précieuses.

C'est vrai, M. Mitsutsuka. C'est tellement beau que les larmes me montent aux yeux, sans raison.



— Les cartons sont arrivés ?

Hijiri Ishikawa m'a appelée à l'instant où j'allais mettre de l'eau à bouillir dans la casserole pour me préparer des spaghettis vite fait, à la fin de mon quota de travail de la matinée.

— Oui. Hier soir. Mais je ne les ai pas encore ouverts.

J'ai posé la casserole sur le gaz, j'ai repris en main le téléphone que j'avais coincé sous mon menton, je suis revenue dans la pièce et je me suis accroupie devant les deux cartons arrivés la veille. Je les ai un peu poussés de la main : ils n'ont pas bougé.

— Pas de souci, tu n'es pas obligée de les ouvrir tout de suite ! Ils sont pleins à craquer et tu as encore de la marge avant la date limite. Tu ne pourras pas te plaindre, cette fois !

— Oh, pour ça, pas de souci. Impeccable comme d'habitude, je suis sûre, j'ai répondu.

— Hum, attends avant d'être sûre, a fait Hijiri d'une voix moqueuse. Ce qui était acceptable hier peut ne plus l'être aujourd'hui, pas vrai ?

— Possible, mais pour l'instant, ça m'a l'air tout à fait acceptable, j'ai répondu en souriant. Tant que je n'ai pas soulevé le couvercle, du moins...

— Ceci dit, pourquoi leur faut-il toujours de telles quantités de références? Ils ne peuvent pas écrire sans, ou quoi? Chaque fois je me pose la question. Ce coup-ci surtout, c'est bourré de citations, tu n'as pas l'impression? Au total, je ne suis pas sûre qu'il y en ait la moitié de la main de l'auteur.

À l'autre bout du fil, j'ai entendu Hijiri émettre un petit bruit moqueur.

— Rien que pour les déposer à l'accueil, je me suis demandé si ma mutuelle couvrirait le lumbago!

— Mais que tu m'envoies toutes les références à consulter en une seule fois, c'est quand même le rêve, j'ai dit.

— Je ne te le fais pas dire! a répliqué Hijiri en riant de contentement. Sans vouloir me vanter, c'est parce que j'ai encore bien préparé la copie!

Quand j'ai eu fini de manger mes spaghettis avec une sauce bolognaise en sachet, j'ai remonté ma frange avec mon turban et, crayon en main, mon lutrin bricolé coincé contre mon estomac pour qu'il ne bouge pas (cela fait quatre ans que je me dis que je devrais en acheter un vrai mais j'utilise toujours mon système maison : le dictionnaire de grec qui ne me sert évidemment plus et un glossaire spécialisé empilés, contre lesquels je pose une planche à dessin achetée dans une grande surface de matériel pour artistes de Shinjuku), les épreuves posées dessus, je me suis concentrée sur les mots et j'ai commencé à les traquer un par un.

À peu près une fois toutes les deux heures, quand vient la fatigue, je bouge la nuque et les bras dans un sens, dans l'autre, je m'étire, je vais à la cuisine, je me prépare un thé bien chaud que je bois

tranquillement, à petites gorgées, en soufflant dessus pour le refroidir.

S'il ne tenait qu'à moi, je pourrais aussi bien rester indéfiniment à travailler à ma table, mais si je ne me délasse pas de temps à autre je finis par laisser échapper des fautes. C'est pourquoi il vaut tout de même mieux que je fasse une pause toutes les deux heures. Après un temps de décompression, je retourne à ma table de travail et c'est reparti pour un tour.

Je vérifie minutieusement que le moindre dialogue du roman ne présente aucune contradiction au regard de la structure temporelle et des relations entre les personnages, résumées sur un tableau que je garde posé à gauche des épreuves – c'est fou le nombre de personnages que fait intervenir sur une période de plusieurs années le roman sur lequel je travaille depuis avant-hier à peine. Et comme l'action se passe dans une grande demeure, j'ai aussi préparé une feuille pour dessiner un plan des lieux.

Quel est le nom exact de tel type de corset? Les fleurs de plumeria sont-elles effectivement blanches? Charles Dickens est-il le vrai Charles Dickens?

Pour les noms propres et les faits historiques, je croise les recherches dans un dictionnaire et sur internet, mais s'il y a le moindre doute alors je vérifie tout de fond en comble. En même temps, je pointe toutes les fautes d'orthographe, les caractères erronés, et je suggère une correction au crayon avec un point d'interrogation.

Quand je trouve trop de tournures dont l'usage me paraît douteux, sans pouvoir réellement déterminer si l'effet est conforme à l'intention de l'auteur, si elles font partie de son style personnel, je demande son avis à Hijiri par mail. Et quand décidément

aucune solution ne m'apparaît, il m'arrive de demander confirmation à l'auteur lui-même en soulevant le point en tout petit dans la marge.

J'ai quitté mon emploi salarié, en fait mon premier emploi après la faculté, il y a trois ans, à la fin avril.

C'était une petite maison d'édition dont personne n'avait jamais entendu parler malgré un nom ronflant, qui sortait des livres dont on se demandait qui pouvait bien lire ça. Le métier d'éditeur peut différer légèrement selon la taille et l'identité de la maison, mais *grosso modo* il s'agit toujours de fabriquer des livres et de les vendre. Et chez un éditeur, avant que le livre n'existe en tant que tel, il y a un poste qui consiste à lire et relire le texte pour rechercher les fautes d'orthographe, les mots ou expressions utilisés de façon erronée, ou les erreurs factuelles de contenu – autrement dit, du matin au soir, chercher les “fautes”. C'est ce qu'on appelle le travail de correction éditoriale. Et moi, dans cette petite maison d'édition, j'étais correctrice éditoriale.

J'y avais réfléchi à fond à l'époque, mais aujourd'hui je ne sais plus très bien quelle raison j'avais invoquée pour présenter ma démission. Dire qu'on est fatiguée des relations interpersonnelles dans l'entreprise, ça fait bêtasse. Mais je crois que c'est ce que j'ai dit, en fait.

Depuis que je suis toute petite, j'ai tellement peu confiance en moi que je suis incapable d'avoir ne serait-ce qu'une conversation normale avec quelqu'un, sans même parler de sortir et de devenir amis, alors évidemment je n'avais pas réussi à m'adapter à l'ambiance spécifique de ce petit bureau. Au début, les autres avaient essayé de m'intégrer, me proposaient



de manger ensemble ou d'aller boire un verre, mais à force de se voir opposer des refus sous divers prétextes, leurs propositions s'étaient faites plus rares. Le temps de m'en rendre compte, je m'étais retrouvée isolée, plus personne ne m'adressait la parole en dehors des nécessités du service, et quand une boîte de bonbons ou de biscuits était partagée entre le personnel, elle faisait le tour du bureau en évitant ma place. Si encore il ne s'était agi que d'être seule j'en aurais pris mon parti, puisque j'avais aussi ma part de responsabilité dans la situation, mais peu à peu les silences et les regards s'étaient chargés d'un ennui subtilement malveillant, qui me faisait trouver pesant le simple fait de venir travailler.

Des murmures parvenaient à mes oreilles à la moindre occasion. Plusieurs de mes collègues s'étaient mis à rire devant moi et à raconter des blagues dans un langage codé qu'ils me croyaient peut-être incapable de relever, puis quand cela aussi était devenu une habitude, ils étaient passés à l'étape suivante, à savoir me poser des questions sur des sujets qui n'avaient rien à voir avec le travail. Si je comptais me marier, et pourquoi je ne me mariais pas, et qu'est-ce que je faisais les jours de congé... Si je répondais que je restais chez moi, alors c'étaient des pouffements, des petits rires, des bruits de bouche. Et de nouvelles questions : et à quoi ça allait me servir alors tout cet argent que j'amassais... Si ne sachant quoi répondre je préférais me taire, les autres filles dressaient l'oreille sans quitter leur écran des yeux, et c'étaient des rires étouffés, lèvres pincées.

Il y en avait une en particulier, assez typique. Milieu de la cinquantaine, qui travaillait tout en s'occupant de sa famille, qui avait élevé deux enfants à la

perfection et savait faire comprendre qu'elle en était fière. Depuis que j'étais embauchée, j'avais toujours eu le bureau à côté d'elle et cela aurait duré jusqu'à sa retraite si je n'avais pas démissionné, j'en suis persuadée. Elle profitait des moments où nous étions seules pour m'adresser la parole et répéter toujours la même chose avec force soupirs. Elle semblait en vouloir tout particulièrement aux femmes célibataires qui peuvent vivre librement en ne se préoccupant que de leur travail alors qu'elle, hein, non mais est-ce qu'on savait les efforts que ça lui avait coûtés pour simplement entretenir son foyer, et puis "les femmes comme vous ne savent pas la veine qu'elles ont". Mais en présence d'employées plus jeunes alors là c'était tout autre chose, pour s'attirer leurs bonnes grâces elle n'hésitait pas à me prendre ouvertement comme tête de Turc.

Et plus le temps passait, plus je travaillais sans rien dire, plus je me sentais mal à l'aise. Peut-être mon tort était-il de ne jamais refuser un travail ni jamais le rendre en retard. J'avais même surpris deux nouvelles, des jeunes de presque dix ans de moins que moi, dire : "Oh, elle fait sa lèche ! Elle n'a nulle part ailleurs où aller, c'est pour ça qu'elle lèche à mort. Quels sont ses plaisirs dans la vie ?" Mais moi, je ne comprenais pas. Comment fait-on pour s'amuser ? Comment fait-on pour refuser un travail qu'on n'éprouve aucune envie de faire ? Plus je réfléchissais, plus c'étaient mes propres sentiments que je ne comprenais plus. C'est bien pour cela que j'en étais à ne plus savoir quoi faire, d'ailleurs. Je n'avais nulle part où aller, je n'avais aucun plaisir dans la vie. Peut-être avaient-elles raison, en fin de compte.